



LIVRES/

Bruissements d'elle

BD Après «l'Art de voler», consacré à son père, l'écrivain espagnol Antonio Altarriba retrouve le dessinateur Kim pour conter dans «l'Aile brisée» l'histoire de sa mère, travailleuse taiseuse dans un pays confronté au franquisme, à travers les hommes de sa vie.





Dans *l'Aile brisée*, Antonio Altarriba et Kim racontent la vie de Petra. Après le décès de sa mère en couche, elle subit la violence d'un père fou de désespoir qui lui laissera un bras paralysé (à gauche). Jeune fille, elle sera prise de force lors de sa première expérience avec un homme (à droite).
PHOTOS DENOËL GRAPHIC.
ANTONIO ALTARRIBA ET KIM



Par
PHILIPPE LANÇON

Le début d'*Anna Karénine* est aussi célèbre que *le Loup et l'Agneau* : «*Les familles heureuses se ressemblent toutes; les familles malheureuses le sont chacune à sa façon.*» L'histoire des parents de l'écrivain espagnol Antonio Altarriba nuance cette antithèse. S'ils ont été malheureux chacun à sa façon, si chacun a cohabité avec son malheur à sa manière, ce malheur partagé ressemble à celui de nombreuses familles espagnoles ayant vécu la pauvreté paysanne, la guerre civile, le franquisme, la solitude propre à la vieillesse. C'est le grand mérite de l'auteur et du dessinateur Kim d'avoir su reconstituer leurs vies minuscules, d'avoir su les agrandir en les précisant, pour leur donner cette force tragique que nourrissent les rêves et les échecs de tout homme, lorsqu'une botte lui écrase tantôt le cœur, tantôt la langue. En 2011, dix ans après le suicide de son père, Altarriba, avec Kim, publie *l'Art de voler*. Le

père d'Antonio, qui s'appelait Antonio, raconte sa propre vie. Il le fait par la voix de son fils, devenu son ventriloque : «*Mon père, que je suis désormais, ne garde pas de bons souvenirs de son enfance.*» Fils de paysan dans un sinistre village d'Aragon; enrôlé malgré lui dans l'armée franquiste, qu'il fuit pour rejoindre les républicains; exilé en France, où il connaît les épreuves et l'amertume propre aux perdants pris dans les limbes du pays étranger, mais aussi une forme de camaraderie et de liberté; de retour en Espagne, dans les années 50, il doit avaler toutes sortes de couleuvres pour avoir, simplement, le droit de respirer – mal – dans ce pays d'uniformes, d'escrocs et d'hosties qui est malgré tout le sien.

MODÈLE DE BOTERO

C'est là qu'il rencontre sa femme, Petra. Elle apparaît page 136, au moment où Antonio relève d'une fièvre saturée de cauchemars. Avant de perdre conscience, il a fait ce constat : «*Le franquisme avait fané les femmes,*

elles étaient obsédées par le mariage ou par le péché... Je m'ennuyais, elles me désespéraient. Je regrettais la désinvolture républicaine des Françaises.» Petra est la nièce de celle qui le loge. Elle est gouvernante chez un général franquiste et monarchiste, qui semble aussi un honnête homme (il y en a peu) et qui a une tête de modèle de Botero. Son existence, vue par son mari, n'était qu'une époque de sa vie et un contrepoint. C'est elle, aujourd'hui, qui est au centre de *l'Aile brisée*; c'est elle dont la vie est contée.

Mais, cette fois, ce n'est pas elle qui raconte : comme si la femme n'avait jamais eu, dans cette Espagne-là, tout à fait droit à une parole et une présence autrement qu'à l'ombre masculine – le livre reproduisant cet effacement-là. Les chapitres de sa vie ont donc pour titres des prénoms d'hommes : «Damian» (père de Petra), «Juan Bautista» (le général franquiste dont elle est la gouvernante), «Antonio» (son mari), «Emilio» (un amoureux dans sa maison de retraite). Les chapitres de

CRITIQUE



l'Art de voler, eux, avaient pour titre essentiellement des noms d'objet: «La voiture en bois», «Les espadrilles de Durruti», «Biscuits amers», «Prélude au décollage». Aucun ne s'intitulait «Petra».

PELTON FASCISTE

Si son fils a décidé de reconstituer sa vie, c'est d'abord à cause d'un détail qui l'avait bouleversé et qu'il nous avait conté voilà cinq ans: il s'aperçut, quand sa mère tomba malade, qu'on ne pouvait la perfuser d'un côté car elle avait un bras paralysé. Or ni lui, ni son père, ni presque personne n'avaient vu qu'elle ne disposait, comme Cervantes après la bataille de Lépante, que d'un seul bras valide. Comment est-ce arrivé? Comment a-t-elle pu vivre et travailler – comme une bête de somme – en cachant son handicap? Pourquoi son mari, son fils, ses employeurs n'ont-ils rien vu? Le mystère de cet aveuglement n'est pas élucidé par *l'Aile brisée*. Mais il signale que Petra eut le splendide orgueil muet de ne jamais vouloir apparaître comme une victime. Et il symbolise la longue cécité de l'Espagne face à son histoire. En espagnol, le livre (qui n'est pas encore sorti là-bas) devrait s'intituler *la Mère manchote*.

Elle est née, comme son futur mari, dans un village. Sa mère meurt de l'accouchement: le père, Damian, fou de désespoir, saisit le bébé, sort dans la rue et veut le tuer avec une pierre. Sa fille aînée empêche le meurtrier et arrache l'enfant au père. Chacun tire sur un bras, et voilà comment Petra est devenue manchote. C'est un début dans la vie. La figure de son père est une réussite: un être frénétique, emphatique et inadapté à l'austérité concrète de son milieu. Régulièrement, il part seul sur les routes pour déclamer par les villages les classiques du théâtre espagnol. On le hue, on le maltraite, il réagit, on lui cogne dessus. Chaque retour ressemble à celui de Don Quichotte après une équipée. Mais, contrairement au chevalier à la triste figure, ses échecs l'emplissent de violence – qu'il retourne contre ses enfants – et d'amertume. Il n'en reste pas moins un extraordinaire personnage, qui porte en lui quelque chose d'éperdu et de grotesque, une vérité du théâtre de l'âge d'or et de l'identité hispanique. Il est le «petit Espagnol» du poète Antonio Machado, «qui veut vivre et commence à vivre/entre une Espagne qui meurt/Et une autre Espagne qui baille. [...] / Et l'une des deux doit lui geler

le cœur». Il meurt infirme et en colère, n'échappant au peloton fasciste que grâce à son état physique et à l'intelligence de sa fille.

CAVE À CHARBON

La jolie Petra devient dans ce contexte la personne qu'elle sera: une discrète femme de peine priant la Vierge, disciplinée et dure à la tâche, ne se plaignant jamais et généreuse avec tous, dont les ingrats. Sa première expérience avec un homme est un viol dans les champs. Elle ne fait pas de politique. Elle fait tous les devoirs que la société lui impose, le cou droit, léger sourire aux lèvres, avec une circonspection ferme et diaphane. Elle a cette fameuse dignité des opprimés qui plaît tant à ceux qui les dominent. On ne songe à aucun moment à le lui reprocher, à en faire le stéréotype qu'elle aurait pu être, tant l'auteur explore avec délicatesse les silences de cette mère courage à l'infirmité effacée.

De *l'Art de voler* à *l'Aile brisée*, le dessin a d'ailleurs changé: il s'est arrondi, éclairci. C'est d'abord un effet du changement de point de vue: la narration est «objective», donc moins agressive que dans le livre précédent. C'est aussi un effet du sujet: Petra n'affronte pas ses peines comme le fait son mari. Les rares scènes qu'on retrouve dans les deux livres ne sont plus, ici, noircies par les cauchemars et les désillusions angoissées d'Antonio. Dans *l'Art de voler*, il la regardait crier durant leur nuit de noces. Dans *l'Aile brisée*, elle ne crie plus: trois gros plans sur son visage suffisent à montrer ce qu'elle ressent. Puis elle a un geste tendre, rabattant son bras valide sur le dos nu de l'homme satisfait: le fils narrateur est entré dans son point de vue – dans son silence. Après sa naissance, jamais plus Petra ne fera l'amour avec son mari. Mais on voit, dans *l'Aile brisée*, sa tristesse et parfois même sa jalousie, qu'une larme exprime. Elle aime à sa façon l'homme dont elle ne veut plus sentir ni le poids, ni la pénétration.

L'histoire de l'Espagne est partout présente dans *l'Aile brisée*, et l'est d'une manière parfois méconnue. Le général dont Petra est gouvernante a été un héros franquiste du Front. Il est assez vite déçu par la médiocrité haineuse du régime et conspire pour la réconciliation et le retour de la monarchie. Nous le voyons mourir en 1957 dans un traquenard déguisé en duel. Les franquistes l'ont-ils réellement éliminé? C'est probable; ce n'est pas certain. La fiction décide ici pour l'histoire

– comme souvent opaque ou dissimulée. En 1969, à la suite d'une escroquerie dont le père d'Antonio a été victime, la famille est expulsée de son petit appartement et rejoint une cave à charbon. Le tas de charbon est au milieu de la pièce. On tend un rideau qui permet au jeune Antonio d'avoir un espace. Il y passera quatre ans, jusqu'en 1973, effectuant ses études de philologie. Sur le mur, face à sa table de travail, Petra a posé un double-rideau pour qu'il puisse imaginer une fenêtre. A quoi rêve-t-on face à une fausse fenêtre qui paraît anticiper la page vierge à remplir? «*Ça stimule la folle du logis*, dit l'auteur. *Je crois que depuis mon enfance, j'ai davantage vécu dans ma tête que dans le monde. Je n'ai donc pas si mal vécu ces années dans la cave à charbon. Elles ont accéléré ma fuite dans la fiction et développé ma myopie. On vient de m'opérer de la cataracte et j'ai désormais une vue limitée.*»

«TÊTE-À-TÊTE INSUPPORTABLE»

Après avoir achevé ses études, Antonio Altarriba quitte la cave, sa famille, et devient assistant d'espagnol à Béziers (Hérault), où l'un de ses amis s'appelle Robert Ménard: «*Il était alors trotskiste et militait activement pour les radios libres...*» Il obtient une pension pour ses parents, qui déménagent dans un petit appartement où ils achèvent de se déchirer. Le poids de tant d'années noires a fini par écraser toute possibilité de tendresse et de complicité. Dans *l'Aile brisée*, Altarriba place leur affrontement dans la cave à charbon, «*pour renforcer l'effet de claustrophobie de ce tête-à-tête insupportable*».

Reste le point de vue du fils sur ce qu'il a vécu avec eux, mais cela est une autre histoire, et, dit-il, «*je ne crois pas que je l'écrirai. Il est possible que mon livre le plus autobiographique reste Moi, assassin*». Cette bande dessinée a été publiée l'an dernier: c'est l'histoire d'un professeur des Beaux-Arts marginalisé dans une université basque qui, pour la beauté du geste et en l'absence de toute illusion, se transforme en tueur en série. Il a le visage de l'auteur, «*mais je ne pense pas révéler quels crimes j'ai commis et lesquels sont imaginaires*». Il lui sera de toute façon beaucoup pardonné pour avoir aussi bien restitué la vie de ses parents et, à travers elle, le destin d'un peuple longtemps accablé et amoindri par ceux qui le dominaient. ◆

ANTONIO ALTARRIBA et KIM
L'AILE BRISÉE

Traduit de l'espagnol par Alexandra Carrasco. Denoël, 256 pp., 23,50 €.